

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 102 (1999)

Artikel: La guerre en culottes courtes

Autor: Wilhelm, Bernard

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684880>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La guerre en culottes courtes

Bernard WILHELM

Bernard Wilhelm, professeur émérite à l'Université de Regina, se souvient du passé. Réfléchissant au rôle controversé joué par l'armée suisse durant la Seconde Guerre mondiale, il livre aux membres de l'Emulation sa propre version des faits.



Les réfugiés, huile de Jean-Louis Jobin, propriété du Conseil paroissial, Saignelégier.

Sur le sujet de la Seconde Guerre mondiale, je suis imbattable pour la bonne raison que j'avais sept ans en 1934 lors de l'avènement d'Hitler, onze ans lors des incendies de la *Kristallnacht* et dix-huit ans en 1945. La première chose à expliquer est que la guerre de 1939 a débuté en 1937 et non en 1939 dans notre village, car nous autres enfants étions déjà impliqués à l'époque dans ce que nous appelions la *petite guerre*, prélude à la grande. Jean Giraudoux, lui, nous avait devancés de deux ans. Il avait écrit en 1935 dans *La guerre de Troie n'aura pas lieu* que «les nations, comme les hommes, meurent d'imperceptibles impolitesses». Récemment, mon cousin Jim en Caroline du Nord m'a apporté en Saskatchewan une liasse de photos que ma famille avait envoyées les unes après les autres à New York dans les années 1930 à son père qui était mon oncle. Les visites aux grands-parents, les fêtes de famille, les communions et les mariages y occupent une grande place. Dans ces dernières cependant, une photo jaunie attira mon attention, parce qu'elle avait été prise par moi-même sur mon vieux Kodak, et que la légende au revers porte la marque indélébile de ma mauvaise écriture, fournissant du même coup la preuve de notre culpabilité collective.



L'armée du Cotirnat, Société secrète de la Main Noire, 1937, photo de Bernard Wilhelm, propriété de M. Jim Ruedin, Statesville, Caroline du Nord, U.S.A.

La légende dit ceci : *Armée du Cotirnat, Société secrète de la Main noire, 1937*. Cette photo avait dû être jugée à l'époque par mes parents comme ayant valeur d'archives puisqu'elle avait été sélectionnée pour la traversée de l'Atlantique. Deux mots forts, à mon avis, justifièrent le choix : *Armée et Société secrète*. Nous détenons ici le document crucial recherché longtemps par le Tribunal de Nuremberg et jamais retrouvé prouvant que l'Esprit de la guerre n'avait pas surgi en ce temps-là uniquement dans les couloirs de la Chancellerie du Reich.

Jugez-en par vous-mêmes. De gauche à droite, les farouches membres alignés impeccamment devant le Kodak sont Pierre Fleury, fils du pharmacien, Jean Louis Bilat, qui sera plus tard recyclé comme directeur de La Bâloise, mon frère Jean, Marc Girardin, un voisin fils de l'hôtelier de l'Hôtel du Cerf, mon frère François, Georges Badoux, un Lausannois en vacances, et enfin mon frère Charly. L'instantané est encore assez clair. Précisons cependant que Pierre Fleury porte un képi datant de la Première Guerre mondiale retrouvé dans le grenier de son oncle curé, Jean Louis Bilat arbore un béret basque prolétarien, mais est armé par contre d'une arbalète à la Guillaume Tell. Mon frère Jean ainsi que Marc Girardin ont adopté les vieilles casquettes d'étudiant de mon père. François, dont le principal titre de gloire était d'avoir une énorme chevelure blonde bouclée, ce qui le faisait prendre place obligatoirement sur chaque instantané, posait donc ce jour-là avec sa toison d'or, et enfin Charly était coiffé d'une vieille casquette d'officier à l'origine inconnue. Les deux officiers, Charly et Pierre Fleury, portent épée comme il se doit, les autres soldats des fusils de bois, et Marc Girardin est le porte-drapeau.

Ce drapeau exige une mention spéciale. Si la photo avait été en couleurs, ce qui était une coûteuse rareté en 1937, vous observeriez avec étonnement qu'il portait les couleurs italiennes. Un drapeau italien pour l'armée du Cotirnat? Pour des Fleury, des Girardin, des Bilat et des Wilhelm? La réponse est très simple; nous avions pris la seule enseigne sur laquelle nous avions pu mettre la main, qui était un cadeau de ma grand-mère de Neuchâtel. Les couleurs rouge-blanc-vert furent adoptées par la République de Neuchâtel en 1848, lorsque mon arrière-grand-père et ses copains passèrent la Vue des Alpes avec canons et fusils pour chasser l'oligarchie prussienne. Les patriotes ajoutèrent cependant une petite croix blanche au drapeau pour manifester leur attachement à la Confédération helvétique. La croix blanche dut se détacher un jour de grand vent de notre drapeau neuchâtelois, qui devint alors sous les couleurs italiennes le symbole de notre allégeance à La Main noire, bien avant que la Mafia en fasse de même.

Notre armée avait été recrutée dans un but défensif, car nous étions Suisses, donc neutres, et certainement plus matamores que guerriers. La raison était qu'il existait dans le village deux autres armées se disputant

le territoire, l'armée du Xa et l'armée de Kodak, dont le nom n'avait rien de commun avec mon précieux appareil de photo. Notre mission était de défendre les pâturages du Cotirnat, au sud du village. Les affrontements avec les deux autres armées étaient rares, heureusement, car leurs membres étaient plus âgés que nous, et leur armement comportait disait-on des coups de poing américains et des matraques. Le fait qu'il existait cependant en 1937 trois armées de gamins dans un village de mille habitants est révélateur d'un certain climat belliqueux propre à ouvrir la porte à des *impolitesses* plus sérieuses. Rien cependant de comparable avec nos quelques camarades d'école italiens ou allemands, qui partaient chaque été dans des camps d'*Hitler Jugend* de la Forêt Noire ou de *Ballilas* du côté de Gênes, où ils faisaient du vol à voile avec de vrais planeurs, traversaient les rivières avec de vrais radeaux pneumatiques, quand ils ne faisaient pas des tirs avec de vrais fusils ! Les uniformes allemands portés avec des chaussettes blanches et les poignards de *Ballilas* italiens nous faisaient baver d'admiration, reléguant nos casquettes et nos sabres de bois aux oubliettes de l'histoire.

Le monde des adultes de 1937 évoluait lui aussi *imperceptiblement* vers des avenues qui ne furent jugées dangereuses que beaucoup trop tard. L'alarme avait été donnée l'année précédente, en 1936, lorsque la France voisine avait voté la loi des quarante heures et les congés payés. Le péril rouge à nos portes ! Les multiples grèves qui se succédaient faisaient fuir les industriels affolés qui planquaient leurs familles et leurs capitaux du côté suisse de la frontière. J'ai encore le souvenir, chaque fois que j'ouvre un pot de moutarde Grey-Poupon, d'un élégant déjeuner groupant mes parents et les Poupon (les moutardiers) à l'Hôtel de la Pomme-d'Or de Montfaucon ! Le péril rouge se précisa lorsque la Guerre civile espagnole éclata en juillet. Il ne fallut que quelques semaines pour que des prières en l'honneur des *dix mille martyrs espagnols* soient récitées dans notre église paroissiale, et que mon père affiche des cartes géographiques d'Espagne sur les parois de la bibliothèque, où de petits drapeaux marquaient l'avance de la Colonne Yagüe sur Tolède, prélude à la délivrance des Cadets de l'Alcazar et aux bombardements de Madrid.

En 1938, l'alerte de Munich fit oublier les *imperceptibles impolitesses* d'autan. Les risques de guerre devenaient sérieux. Mon père, qui portait dans l'armée suisse le grade d'appointé, qui signifiait ailleurs soldat de première classe, le seul grade honorifique de l'armée, disait-il avec orgueil, fut mobilisé à la garde des frontières et envoyé sur les bords du Doubs, où contremaîtres suisses et français construisaient de part et d'autre des petits fortins sur les routes menant à Goumois. A mi-chemin sur la côte, mon père et sa section furent assignés à la barricade nommée 2020.



La 2020, fusain de Degoumois, propriété de M. François Wilhelm, Zinal.

A partir de ce moment-là, et jusqu'à la fin de la guerre, certains points stratégiques tels que la barricade de la 2020, le poste d'observation des Crines et le sommet des Sommêtres nous devinrent familiers, car une nouvelle mission fut assignée à l'armée du Cotirnat : celle de ravitailler mon père et les autres soldats se morfondant dans leur postes. Courrier, bouteilles de vin, linge de rechange et salami devinrent nos nouvelles armes, et notre statut de soldats de petite guerre se changea en mulets, ou plus glorieusement en sherpas. Cela nous donnait l'occasion d'admirer les armes de nos pères guerriers, spécialement leurs fusils et la nouvelle mitraillette finlandaise, ainsi qu'un petit canon léger d'une grande précision que les Suisses avaient baptisé du nom d'*arquebuse*. Plus tard, en 1947, je devins tireur d'élite à cette arme qui était devenue entre-temps une antiquité, et n'aurait plus fait mal à une mouche, et encore moins à un char *Tigre*. En reconnaissance de notre travail de mulets/sherpas, nous avions parfois l'honneur de partager le repas des guerriers, lequel consistait le plus souvent en un bouilli de bœuf baptisé dans l'armée suisse du nom bizarre de *spatz*. Je n'assistai cependant pas à l'épisode tragi-comique de l'empoisonnement collectif des soldats de la 2020, lorsque le cuisinier avait enrobé ses morceaux de viande dans le talc destiné aux chaussettes de mon père en lieu et place de farine ! Cela devait arriver un jour, et nous aurions dû prévenir le cuisinier, mon père laissant traîner partout chez nous ses cornets de talc et ses médicaments.

Un autre incident bizarre associé à mon père soldat avait été sa brusque décision, sans nous demander notre avis, de prévoir en cas de guerre un logement de repli pour sa famille, comme si le village où nous habitions n'avait pas été déjà un endroit suffisamment isolé et hors des grands axes d'invasion pour nous éviter tout contact avec les armées de Rommel ou de Rokossovsky ! Un jour, sans crier gare, toute la famille, moins notre père de garde à son immuable barricade, dut partir en reconnaissance vers le gîte secret en empruntant les sentiers à peine tracés d'une forêt humide du genre de celle où folâtraient jadis les parents du Petit Poucet. Le désastre fut complet : ni ma mère ni nous-mêmes ne furent impressionnés par la découverte de la ferme moisie au nom prédestiné de Malnuit, perdue sur un escarpement des côtes du Doubs. Le bâtiment était tout aussi délabré que la ferme du Val Terbi que mon père avait fait acheter à sa mère comme placement sûr, et qui ne lui rapporta jamais que des dettes. Quelle sorte de service d'intendance avait-il prévu pour nos estomacs affamés ? Les truites du Doubs au Moulin-Jeannotat ont certes une chair admirable, mais après trois jours de truites, nous aurions certainement déclenché une grève de la faim. Nous balançâmes le projet farfelu du soldat-citoyen-notre-père aux calendes grecques, et personne n'en parla jamais plus. Dommage, nous ratâmes l'aventure, la gloire et la richesse de très près. Cette épopée au bord du Doubs avait tous les ingrédients d'un film à succès exploité par Hollywood du genre Famille Trapp de *La Mélodie du Bonheur* : une jeune mère échevelée et attentive avec ses sept fils (dont trois blondinets) fuyant l'opresseur selon le scénario décrit ci-dessus «par les sentiers à peine tracés d'une forêt humide du genre de celle où folâtraient jadis les parents du Petit Poucet» et survivant en alignant chaque matin sa progéniture au bord de l'eau, chacun armé d'une canne à pêche et chantant des *laoutis, laoutis, laoutis la-la* (avec un meilleur cachet, nous nous serions même mis à yodler !) jusqu'au jour où le crépuscule du champignon atomique d'Hiroshima la délivre de cette corvée, et la fasse remonter, toujours en chantant, les sentiers du Doubs. D'autant plus que, comme les enfants Trapp, nous avions nous aussi les costumes de marins. En réalité, le problème aurait été que nous n'en avions que deux de taille différente qui passaient des uns aux autres lors des premières communions et confirmations, les boutons étant décousus et recousus selon la taille. Un bon cinéaste aurait cependant pu combiner des fondus enchaînés se déplaçant des frères en costumes de marins aux autres frères sans costumes placés dans une pénombre propice !

Vint 1939 et ce jour de septembre infâme où la guerre fut déclarée. L'armée suisse, mobilisée une semaine auparavant, avait dépêché au village une compagnie d'infanterie occupant une partie des locaux de notre école. Comme nous habitions en face de cette dernière, nous avions l'avantage d'assister à tous les rassemblements de la compagnie, et

d'apprécier à leur juste valeur les paroles viriles, profondes et patriotiques de son commandant, qui était instituteur au civil. Le greffier de mon père était devenu subitement son chef de section, donc son supérieur, et ce dernier rendait imperturbablement le salut de l'appointé alias préfet. Ah, ces Helvètes ! Lors des rassemblements de compagnie, notre place préférée était le stationnement de la grosse voiture américaine du boucher qui avait été réquisitionnée pour le remorquage de l'arquebuse et les transports des officiers. Miracle ; cette voiture avait la radio, et c'est ainsi, à six heures, un soir comme les autres, que la compagnie 222 et nous-mêmes apprîmes le déclenchement des hostilités en Pologne.

En y repensant, le déclenchement d'une guerre pouvant nous affecter d'un jour à l'autre donne un sacré coup de poing à l'estomac, même à un gamin de douze ans. Je le sens encore nettement soixante ans plus tard. La peur que notre père soit tué, la responsabilité de notre mère d'avoir sept enfants à protéger et surtout à nourrir, les copains dispersés, les bombardements, les vies massacrées... La Suisse proclama sa neutralité et mobilisa un demi-million de soldats sur son territoire, se préparant au pire. Le pire, c'était bien entendu Hitler, dont nous entendions périodiquement les discours hurlés à la radio. Sans même comprendre l'allemand, le ton des discours et les vociférations du petit caporal donnaient la chair de poule, de même que les *Sieg Heil* des nazis. Des rumeurs prétendaient qu'Hitler menaçait périodiquement la Suisse, disant qu'il déjeunerait bientôt à Bâle, dînerait ensuite à Berne, et terminerait la soirée à Genève. Dans le village voisin des Breuleux, on racontait aussi que le curé Beuret s'était acheté un poste de radio flambant neuf. La première fois qu'il se mit à l'écoute de son nouveau poste de radio, la légende veut qu'il tomba sur un discours d'Hitler, et que de rage, il fendit d'un coup de hache le poste en deux !

Après la défaite des armées polonaises et durant la drôle de guerre, l'armée suisse tomba dans la routine d'un service de garde des frontières. Nous les enfants avions pris l'habitude de voir notre père en uniforme. Lorsqu'il passait chez nous, son régime militaire lui avait enseigné certaines perspectives de vie active qu'il mettait bizarrement en pratique en nous faisant nous aligner dans un grenier réfrigéré, et en nous faisant exécuter les exercices de gymnastique de l'armée suisse. Le poste de la 2020 avait passé du stade du fortin en rondins en un fortin de béton, mais son armement demeura dérisoire. Vue en rétrospective, une section de la Wehrmacht et un char auraient probablement eu raison de la barricade et de ses occupants en une demi-heure.

Selon la vieille stratégie des états-majors prussiens, nous enseignait notre père, c'était ou la Suisse ou la Belgique qui devrait en découdre, le jour où les Allemands appliqueraient l'immuable plan d'invasion de la France en débordant sur les côtés. Le destin voulut au printemps de 1940 que ce furent nos amis belges et hollandais qui payèrent la facture.

Sur les cartes de la bibliothèque, les choses se passaient si rapidement que nous n'avions plus le temps d'épingler les petits drapeaux. Etaient-ils encore à Sedan en train de passer une rivière, ou avaient-ils vraiment atteint les faubourgs de Dunkerque ? Et les forts de la ligne Maginot ? Qu'importe, l'armée suisse renforcée par l'armée du Cotirnat n'aurait pas hésité à se battre contre les Allemands, s'il avait pris fantaisie à Hitler de vouloir contourner les obstacles du Rhin et les forts d'Alsace. C'était à peu près la seule chose dont nous étions certains ; pas question de capituler devant les Allemands ! Les cantons suisses avaient battu les Habsbourg, et il n'y avait pas de raisons de ne pas en faire autant avec les Hitlériens.

Au cours du mois de juin, il devint évident que l'armée française était sur les genoux. Les troupes frontières sur le Doubs et ailleurs dans le Jura reçurent l'ordre d'être prêtes à accueillir réfugiés et soldats. A la 2020 et ailleurs, la munition de guerre fut distribuée. L'attente ne fut pas longue. Les premières voitures et des carrioles amenèrent les villageois du plateau de Maiche, et certaines mères françaises à court de lait scandalisèrent les Suisses en donnant à boire à leurs bébés des tétines de vin rouge. Les classes de l'école furent aussi réquisitionnées pour l'accueil de femmes et d'enfants venant des grandes villes françaises. Là également, des conflits surgirent lorsque ces dames de la haute société trouvèrent indignes d'elles-mêmes de devoir balayer leurs dortoirs. Ma mère, dans son costume de la Croix-Rouge, travaillait jour et nuit, de même que mon père, qui était redevenu en civil le préfet de la région, prenant d'importantes décisions au nom du gouvernement.

Puis vint l'avalanche. Un corps d'armée français tout entier, des dizaines de milliers d'hommes, avec ses camions, son artillerie et sa cavalerie se présenta sur les ponts du Doubs devant les soldats suisses éberlués. La tâche de désarmer et d'interner une telle masse dépassait manifestement les forces de la section de la 2020 et de la compagnie de Saignelégier. Toute la partie motorisée de l'armée suisse fut appelée au secours, et un grand parc militaire fut constitué à l'est du village sur le champ de courses. Je vois encore des régiments entiers alignés, un parc de camions flambant neufs sortant des usines Peugeot, des unités polonaises disciplinées, et surtout des escadrons de spahis avec leurs magnifiques étalons, qui faisaient hennir de convoitise les juments jurassiennes des pâturages voisins.

Chance unique, notre génération vivait les grandes vacances à la Radiguet. Les adultes soldats et civils, nos parents y compris, étaient si occupés que nous jouissions d'une liberté complète au milieu de stères de fusils, de montagnes de casques, de piles de caisses de munitions. Notre vieil instinct de compagnons de la Main Noire resurgit. Entre deux courses, nous nous emparions de fusils, de baïonnettes, de munitions et de ceinturons avec leurs cartouchières que nous cachions ensuite tant bien

que mal, en attendant leur destination finale : le fort du Cotirnat. Chaque soir, nous comparions notre arsenal avec celui des copains, mais nous étions finalement si occupés, et nous étions entourés par tant de monde qu'il ne nous vint pas à l'idée de parader avec nos nouvelles armes, et encore moins de les essayer. Nous avions grandi en quelques jours ; la vraie guerre à nos portes avait détruit nos jeux d'enfants. A présent, dans nos uniformes scouts, nous nous occupions des transmissions des messages de la Croix-Rouge et des autorités civiles.

Que devinrent plus tard les valeureux soldats de l'armée du Cotirnat et de la Société secrète de la Main noire ? Quelques-uns d'entre eux sont encore aujourd'hui nos meilleurs amis ; d'autres furent perdus de vue. A dix-neuf ans, je fus encaserné dans une armée dont les nouveaux effectifs étaient des recrues n'ayant pas fait la mobilisation, alors que nos supérieurs en étaient imprégnés physiquement et moralement. Le pas de l'oie était encore pratiqué sur les terrains militaires de Colombier, et les unités suisses-allemandes rentraient en caserne le soir en chantant le *Aidi-Aida* hitlérien. Je me retrouvai ensuite avec Charly à l'école de sous-officiers, un été où il faisait si chaud que nous préférions rester nus le soir sur nos lits de caserne plutôt que d'enfiler des uniformes inadaptés à de telles températures. L'armée se modernisait avec des *Panzerfaust* qui, la guerre ayant été gagnée par l'autre bord, s'appelaient à présent *bazookas*, avec lesquels finalement on réussissait à détruire sur cibles mobiles les tanks que mon père n'aurait pu arrêter avec son arquebuse en 1940. Pauvre papa...

Lors des tirs en campagne de l'école de sous-officiers, nous nous étions déplacés sur des alpages au-dessus de La Lenk où l'on pouvait toute la journée effectuer des tirs réalistes avec la munition de guerre. Un soir, au bivouac, la nouvelle circula qu'un grave affront avait été infligé par le Grand Conseil de Berne à sa délégation jurassienne, le poste de directeur des travaux publics du Canton ayant été refusé à l'un d'eux sous le prétexte que les Jurassiens étaient des *Untermenschen*. Du coup, la température monta sous les tentes, tous les aspirants sous-officiers étant comme moi Jurassiens. De violentes discussions eurent lieu, et une marche sur Berne fut envisagée. Nous avions un parc motorisé acheté aux surplus américains, des armes et de la munition à revendre, et un Grand Conseil à rappeler à l'ordre à Berne.

Nos officiers instructeurs qui n'étaient pas des idiots agirent alors immédiatement, levant le camp et nous envoyant deux mille mètres plus haut en marche de nuit. Le lendemain, au lever du jour, cent jeunes fourbus abandonnèrent toute idée de devenir des factieux. Pour Charly et moi-même, l'incident de La Lenk fut la dernière manifestation de l'esprit de l'Armée du Cotirnat et de la Société secrète de la Main noire, c'est-à-dire de notre jeunesse. D'autres allèrent plus loin que nous dans leur rêve d'Algérie française ou de République des Tchétchènes ; nous

n'étions manifestement pas du calibre à passer vingt ans dans un pénitencier martyrs d'une cause, fût-elle honorable. D'autres la poursuivirent, créant un Jura plus tard, bien plus tard. Nous n'étions en somme sous un pseudo drapeau italien que les humbles soldats de l'armée du Cotirnat, les petits, les besogneux. Il faut nous prendre comme nous sommes.

Regina, juillet 1998

Bernard Wilhelm (Regina, Canada), est professeur émérite à l'Université de Regina.